

## Recherches sociographiques



### Mathieu BEAUREGARD, *La folie de Valéry Fabrikant. Une analyse sociologique*

Éric Gagnon

Volume 41, Number 1, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057360ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057360ar>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

#### ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this review

Gagnon, É. (2000). Review of [Mathieu BEAUREGARD, *La folie de Valéry Fabrikant. Une analyse sociologique*]. *Recherches sociographiques*, 41(1), 181–184. <https://doi.org/10.7202/057360ar>

groupe à l'autre. Ces contradictions, selon elles, peuvent mener non seulement à des ambiguïtés et à des confusions sur les prémisses mêmes de la lutte des femmes, mais surtout à certains retours en arrière, faisant fi de principes aussi fondamentaux que, par exemple, l'accession à l'autonomie financière pour les femmes ou la définition de la responsabilité des enfants comme relevant de l'ensemble social et non uniquement des mères. Ainsi, elles présentent les dangers de glissement que comporte une revendication d'un statut spécifique (exemption) pour les mères monoparentales, face à l'obligation de l'inscription dans un parcours de recherche d'emploi lorsque les enfants atteignent l'âge de deux ans. Contrer la tendance néolibérale à l'expansion du concept et de la pratique du *workfare* est une chose, diront-elles, mais on ne peut laisser dans l'ombre le fait que rester à la maison, pour les mères, les réinscrit presque automatiquement (ainsi que la société) dans un modèle de division sexiste de la répartition socio-sexuelle du travail domestique, renforçant par le fait même ses effets pervers sur les femmes : conditions d'isolement, liens de dépendance économique, risques de marginalité et d'exclusion des femmes à la suite d'une absence prolongée du marché du travail.

Le dernier texte présenté ici (mais non le dernier de l'ouvrage) porte sur les énoncés de politique du gouvernement conservateur, en Ontario, en ce qui a trait à la garde des enfants. En faisant une lecture des diverses transformations imposées au système de garde depuis l'avènement du gouvernement conservateur Harris, C. ANDREW se demande si ces nouvelles orientations sont impulsées par un souci de décentralisation politique au profit des municipalités ou par une volonté de réduction des dépenses de l'État qui veut, ce faisant, aussi privatiser une partie des services de garde. Quoi qu'il en soit, dira-t-elle, il faut s'interroger à savoir si elles ne servent pas, entre autres, à camoufler une résurgence de la vision conservatrice de la famille. Ce texte est important, me semble-t-il, non seulement parce qu'il souligne le danger toujours présent d'un retour à une vision traditionnelle de la famille lors de modifications des politiques familiales, mais aussi parce qu'il permet de constater à quel point il aurait été intéressant d'avoir, à l'instar des présentations des modèles européens et américains, des comparaisons de politiques familiales adoptées dans d'autres provinces du Canada.

C'est le seul reproche que je ferais, en fait, à l'ouvrage *Quelle politique familiale à l'aube de l'an 2000 ?* que j'ai trouvé, par ailleurs, intéressant et utile.

Christiane BERNIER

Université Laurentienne.

---

Mathieu BEAUREGARD, *La folie de Valéry Fabrikant. Une analyse sociologique*, Paris et Montréal, L'Harmattan, 1999, 143 p.

Le 24 août 1992, un professeur de l'Université Concordia assassinait quatre de ses collègues, puis demandait l'attention des médias pour dénoncer les injustices

dont il se croyait victime; dans le procès qui devait suivre, Fabrikant allait de nouveau faire parler de lui en refusant l'aide d'un avocat pour ne pas plaider l'aliénation mentale. Mais l'affaire n'allait pas se centrer sur la conduite et la personnalité du chercheur : très vite son crime attira l'attention sur les mœurs universitaires, pointées du doigt comme en partie responsables du drame. L'affaire devait conduire l'Université Concordia à commander trois enquêtes sur ses politiques touchant à l'intégrité scientifique, au financement de la recherche et à la gestion du personnel.

À son tour Mathieu Beauregard a tenté de dépasser l'interprétation psychologique, mais aussi les conclusions de ces enquêtes en replaçant le drame dans un contexte plus large encore que la recherche universitaire, soit la façon dont s'exerce l'autorité dans la société contemporaine. Il est ainsi parvenu à établir une articulation convaincante entre les dimensions institutionnelles et intrapsychiques de la folie de Fabrikant, montrant en quoi celle-ci s'exprime selon une forme particulière à la société contemporaine.

Deux questions sont posées et reliées : comment cet homme put pendant treize ans susciter autant de gêne et d'appréhensions et obtenir en même temps promotions et reconnaissances ? Et pourquoi ses collègues pour s'opposer à lui et se protéger ne purent trouver d'appui auprès des administrateurs ? La réponse proposée est celle-ci : Fabrikant a pu se permettre tant de conduites disgracieuses, de demandes excessives, d'insubordination et d'arrogance, tout en recevant un appui de ceux qui en pâtissaient ou allaient en pâtir, parce qu'il évoluait dans une institution technocratique fonctionnant selon un mode de régulation « décisionnel-opérationnel » (vous avez bien reconnu FREITAG); un système où les problèmes sont résolus au gré des intérêts individuels et particuliers que chacun s'efforce de préserver. Faute de normes et de finalités générales ou transcendantes, l'administration n'arrive plus à faire reconnaître une norme commune sur laquelle son autorité pourra s'appuyer.

Beauregard nous montre un Fabrikant rusant avec le système pour obtenir la reconnaissance tant désirée, utilisant de manière purement stratégique les règles et les individus, qui ne sont plus que des moyens à employer ou contourner pour parvenir à ses fins. On le voit tantôt avoir recours à l'administration contre ses collègues, tantôt faisant l'inverse. Le système offre en somme des possibilités aux individus : des règles formelles, des règles parallèles, des occasions de les contourner ou de passer de l'une à l'autre, des formes d'arbitrages, leur permettant de déployer des stratégies pour préserver leur intérêt. Si Fabrikant a très vite compris le système, ses collègues, comme les administrateurs, y participent également, utilisant ou contournant les règles, mais se faisant finalement prendre au jeu. Car les règles de promotions et d'évaluation, nombreuses et contradictoires, prennent en considération la production quantifiable des professeurs, jamais les comportements des individus, même la désobéissance, ni tout simplement l'honnêteté, le mérite, le manque de gratitude ou les conduites disgracieuses. Il devient difficile dans ces conditions d'anticiper les réactions d'autrui et encore plus de les contrôler. Il devient tout simplement impossible d'exercer une autorité.

Fabrikant ne pourra ainsi trouver sa limite faute d'une norme commune, condition nécessaire pour assurer son identité et son appartenance au monde. Il trouvera pendant un temps dans les signes extérieurs (promotions, publications) la reconnaissance dont il a besoin. Mais ne pouvant trouver de normes qu'en lui, et n'acceptant dès lors d'autre autorité que la sienne, il devient incapable d'auto-critique et se fait juge de ses collègues et des pratiques universitaires. Ne pouvant se dérober éternellement à l'absence de limites, il passera à l'acte, réclamant un « jugement », et « adressant son geste aux autorités » (p. 116) dans un procès dont il attendra, vainement ici encore, une reconnaissance.

Je ne résume ici que les grandes lignes de l'argumentation. Mathieu Beauregard se livre à un examen détaillé des faits et des déclarations des principaux protagonistes : comment par exemple une plainte a été accueillie et traitée par un vice-recteur; comment Fabrikant a utilisé au début, puis réutilisé autrement par la suite le système de cosignature des articles scientifiques. Si l'exposé de la théorie des modes de reproduction de Michel FREITAG (chapitre 1) n'est pas des plus accessibles, en revanche la reconstitution des événements (chapitre 2) est très réussie : la conduite des personnes et les faits importants sont ramassés et organisés dans un récit rondement mené qui prépare très bien l'analyse (chapitre 3).

L'œuvre de Freitag exerce aujourd'hui une forte influence, et le livre de Beauregard avec d'autres travaux en confirme la fécondité. Mais l'intérêt de l'ouvrage ne réside pas dans « l'application » et la « confirmation » d'une théorie générale. L'intérêt tient plutôt à l'originalité de la perspective qu'il contribue à tracer : une sociologie qui n'est pas une analyse du traitement de la folie (l'institution asilaire ou la désinstitutionnalisation) ni des savoirs sur la folie (psychiatrie et antipsychiatrie), mais du développement de la folie elle-même. Loin de se substituer à l'interprétation psychologique ou simplement de s'y ajouter, l'interprétation sociologique s'y articule. Il n'y a pas d'un côté le fou, et de l'autre, un système incapable de le freiner. Entre les deux il y a continuité. Le système ne parvenant pas à imposer de limite, provoque ou libère la folie, lui donne ses moyens pourrait-on dire.

Comme tout effort de liaison, celui-ci fournit quelques réponses, mais il conduit surtout vers de nouvelles questions. Une première concerne l'institution universitaire. Elle est ici présentée comme l'organisation la plus typique du mode contemporain de régulation sociale. Sans doute l'université est-elle l'établissement dont la mission générale peut le plus facilement se confondre avec les intérêts particuliers de ses membres. N'est-elle pas alors un cas limite, une exception plutôt que la règle ? Ou ne faut-il pas plutôt remarquer que l'autorité a toujours été problématique au Canada français ? L'université est alors un cas exemplaire de nos institutions. Technocratique et postmoderne, notre société l'est peut-être plus qu'aucune autre en Occident de par certains traits de notre culture héritée. Notre ancien « retard » nous a mis en avance sur les autres comme le disait Marcel Rioux, mais dans un tout autre esprit et à propos d'un autre aspect de notre culture.

En tout cas le fou met toujours la société à l'épreuve en la plaçant devant ses contradictions. Fabrikant l'a fait de manière presque méthodique, parfois peut-être consciemment, et s'est ainsi fait le révélateur de nos malaises : toute l'attention dans

cette affaire s'est portée sur les mœurs universitaire et non sur sa personne. Ce qui nous conduit à une autre question, que je formule ainsi : y a-t-il uniquement les conditions de production de la folie qui sont nouvelles (le système de régulation) ou a-t-on affaire à une forme de folie en elle-même nouvelle, une structure psychique nouvelle ? Cette vaste question n'est pas discutée par l'auteur et ne pouvait l'être dans les limites de son travail (le livre est issu d'un mémoire de maîtrise). Elle déborde largement la sociologie, dont l'auteur donne une très bonne illustration de ce qu'elle peut apporter d'original à la compréhension de la folie.

Éric GAGNON

*Direction de la santé publique de Québec et  
Département de médecine sociale et préventive,  
Université Laval.*

---

Jacques FERRON, *Escarmouches*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1998, 351 p.

Marcel OLSGAMP, *Le fils du notaire. Jacques Ferron, 1921-1949*, Montréal, Fides, 1997, 425 p.

Soixante-seize textes, publiés dans divers journaux entre 1955 et 1974, composent le recueil *Escarmouches*, sorte de chronique du Canada français. Textes courts, ironiques, drôles, franchement méchants, souvent de mauvaise foi, regroupés en trois sections : « Escarmouches politiques », « Escarmouches médicales » et « Escarmouches linguistiques et littéraires ». Trois domaines où Ferron mène la même guerre contre le Canada anglais, mais d'abord contre l'aristocratie et ce qu'il appelle sa « bassesse » : son sentiment de supériorité, sa domination et son mépris du peuple et des misérables. Jouant les Voltaire, affichant lui-même une supériorité un peu hautaine, dans un style toujours éblouissant, Ferron s'impatiente, s'insurge.

Qu'ont en commun Pierre Trudeau, Frank Scott, les psychiatres et le critique littéraire Gérard Bessette, à part d'être ses têtes de Turc favorites ? De chercher leurs références au dehors, me semble-t-il, de se tourner vers l'extérieur pour trouver une réponse. Ferron en a contre toute forme de désertion. Ainsi les psychiatres, outre leur arrogance, se donnent des méthodes et un vocabulaire qui *empruntent* aux sciences exactes, plutôt que d'écouter leurs patients et de comprendre. Il n'est pas tendre pour *Refus global*, qui reprochait aux Canadiens français de ne pas avoir suivi les révolutions qui se produisaient ailleurs, et ne voyant dans notre passé que peurs et frilosité, alors que nos ancêtres étaient loin d'être conformistes. (En passant, Ferron ne manque pas de railler ceux qui célèbrent et se réclament du célèbre manifeste ; en 1972 sa commémoration était déjà devenue commune et ennuyeuse...)

Cette attitude ne l'empêche pas de trouver une part de son inspiration chez Freud, tout en vilipendant ses descendants (« freudons et freudataires »), et de comprendre l'attitude de Pierre Trudeau à l'égard du Québec comme haine du père